

MARTA GINÉ-JANER

Vipère au poing : *imaginaire religieux et révolte*

« *L'impiété devenait un corollaire de la révolte* »

(*Vipère au poing*)

Par ses origines, Hervé Bazin apprend les valeurs conservatrices de la bourgeoisie provinciale, du catholicisme le plus traditionnel... Il est issu de ce milieu, il y vit tout au long de son enfance et adolescence... J'utilise là des notions expliquées par Bazin lui-même, des notions connues et acceptées par la critique en général, il n'est donc pas nécessaire d'insister.

Il m'intéresse beaucoup de démontrer que ses œuvres – et je parlerai de la première, *Vipère au poing*, paru en 1948 mais dont l'action se situe entre les deux guerres mondiales – dénoncent les faiblesses d'une famille, d'une religion, d'une classe sociale qui constituent des entités remarquables de la France du XX^e siècle et, dans ce sens-là, *Vipère au poing*, qui au moment de sa parution a troublé pas mal de monde, a joué un rôle considérable chez les jeunes gens de l'époque par un certain esprit de révolte et d'indépendance ; nous pouvons affirmer que *Vipère au poing* a contribué à stimuler l'imagination commune, le rêve et l'émotion de liberté face à un encadrement familial, religieux et social étouffants. Hervé Bazin a participé, par ce premier roman, à la passion collective, à l'espérance commune en faveur de la liberté moyennant le renversement, l'anéantissement des images et des symboles traditionnels concernant la famille, la religion, la

société. Je voudrais souligner cette idée : le point d'origine de cette dénonciation des valeurs traditionnelles est constitué par la description des images de la France du XX^e siècle, voire de la société occidentale de cette époque – n'oublions pas qu'Hervé Bazin est sorti de ce milieu et que tout individu prend toujours conscience de lui-même au sein d'un système culturel et moral qui lui préexiste et s'impose à lui – ; ces images, dans un second moment, sont renversées par l'écrivain jusqu'au point de dire le contraire de ce qu'elles voulaient dire, jusqu'au point de bouleverser l'ordre normal que nous leur connaissons.

Vipère au poing, que nous pouvons inscrire dans une perspective de roman de formation de la révolte (le roman comporte vingt-cinq chapitres qui racontent le passage de l'enfance à l'adolescence du protagoniste), souligne les ridicules, l'effondrement des valeurs traditionnelles. L'auteur y règle ses comptes avec sa famille, avec l'éducation religieuse qu'il a reçue, avec la classe sociale dont il est issu. La conclusion du roman est bien évidente :

« Je dois dire non à toute cette éducation, à tout ce qui m'a engagé sur une voie choisie par d'autres que moi et dont je ne puis que détester le sens, puisque je déteste les guides¹ ».

Le début du roman s'inscrit dans le monde des mythes et ce fait est significatif : il nous permet de constater que l'étude symbolique nous sera très utile au moment de définir la démarche scientifique. L'appel au mythe d'Hercule tout au début est bien révélateur de l'esprit de révolte dont nous parlions tout à l'heure, mais il est aussi révélateur de l'esprit d'orgueil et de confiance dans les propres forces qui anime le protagoniste dans son but en faveur de la liberté.

L'analyse des symboles peut se faire en trois domaines : religion, famille, société. Nous allons diriger notre analyse surtout sur le réseau religieux car le désir de liberté par rapport à la famille, à la société va de pair avec le désir d'indépendance par rapport à la religion établie. Pour Bazin, la religion est simplement un pôle de pouvoir à abattre² et il n'est

1. H. Bazin, *Vipère au poing*, éd. Grasset, Paris, 1948, coll. Le livre de poche, n° 58, 1996, p. 185. Toutes les références ultérieures renverront à cette édition.

2. Nous essaierons de justifier cette affirmation tout au long de cette communication. Bazin, à la fin du roman, écrit sentencieusement : « puissance 3 (Dieu défini par les trois directions de l'espace ou par ses trois personnes) », p. 186.

pas hasardeux d'affirmer que c'est le réseau religieux qui focalise les autres réseaux symboles du pouvoir.

Bazin connaît bien la religion catholique : il a subi l'influence de précepteurs nombreux et de plusieurs collègues catholiques, avant d'arriver à la faculté catholique de droit d'Angers, qu'il quitte bientôt. Or thèmes, motifs catholiques apparaissent très souvent tout au long du roman mais privés de leur sens d'origine. Bazin adopte le rituel catholique pour manifester son désir de révolte et de provocation. Grâce au protagoniste nous assisterons à une véritable inversion des valeurs catholiques. Revenons au mythe d'Hercule que Bazin associe à un motif religieux : « une tête de vipère, c'est triangulaire (comme Dieu, son vieil ennemi) » (p. 5).

L'image de la vipère est assimilée, dans notre civilisation occidentale, au diable. Mais pour Jean, torturé – que ce soit sur le plan physique ou émotif – par l'éducation religieuse, il n'y a pas d'opposition entre le diable et Dieu et il assimile ces deux personnages grâce à cette comparaison explicite. L'identification de Jean à Hercule a encore une autre signification : pour l'enfant il s'agit de s'assimiler à Héraclès, c'est-à-dire, à un monde mythique heureux avant l'arrivée de la religion chrétienne³. La religion instituée s'associe – pour Bazin – à l'idée de culpabilité, de mauvaise conscience, et s'oppose aux plaisirs de la vie :

« Nous étions déjà habitués à la mentalité de la méfiance, d'origine sacrée, qui cerne tous les actes et mine les intentions de tout chrétien, ce pécheur en puissance. Du soupçon Mme Rezeau fit un dogme. »
(p. 49)

Et, plus tard, Jean affirme :

« Le péché ? La bonne blague ! Un mot, un prétexte à punition, une entorse au règlement de l'Église, aussi arbitraire que le règlement de Folcoche » (pp. 163-164)

Dans le même épisode de la vipère, la figure de Moïse apparaît et, à nouveau, l'image du roman renverse l'image de la force et du guide associé

3. Elle est bien significative, l'affirmation du narrateur : « Les parties, dites sacrées par les Grecs, les chrétiens les ont rebaptisées honteuses » (p. 163). Et plus tard, le même narrateur réfléchit : « cette formation chrétienne [...] donne à l'instinct le sobriquet louche de « tentation » (p. 164).

au personnage biblique de Moïse. Bazin écrit que la vipère tombe morte « en flasque bâton de Moïse » (p. 6).

Le pôle des personnages adultes du roman possède une singularité significative pour nos objectifs, car le jeune protagoniste se définit en s'opposant à l'image des adultes qui se disent catholiques. Et, à l'intérieur du groupe des adultes, nous pouvons distinguer les adultes de la famille qui caractérisent l'éducation domestique – et les adultes de l'univers du village ou de la société en général – qui caractérisent l'éducation sociale.

L'univers rural ou bourgeois est loin des sentiments religieux authentiques. Les paysans – nous dit le narrateur – gardent « une grande soumission envers le curé » (p. 16). Le curé est un pôle d'autorité⁴, comme le pôle politique, et les paysans observent les rites catholiques qui sont partie constituante de leur expérience historique, de leur vie présente, comme le sont leurs habits, leurs repas, leur travail ; ils ne sont pas chrétiens d'âme – selon Bazin – mais chrétiens de routine, pour eux – en plus – la religion est un autre exemple d'une manière d'être d'une classe sociale et d'une région qui accepte mal l'évolution : ainsi le narrateur décrit sur le même plan « le retour de l'Alsace, le retour aux tourelles, le retour à la foi, l'éternel retour ! » (p. 20).

Les personnages de l'univers familial (parents, précepteurs...) et même le décor familial sont décrits tout d'abord par des symboles catholiques : « *La Belle Angerie* ? Un nom splendide pour séraphins déchus, pour mystiques à la petite semaine » (p. 9) ; des expressions qui en disent long... La religion, pour cette famille « est une habitude, une obsession, un dogme (plus mondain que mystique) »⁵, la religion est – comme pour les paysans et les bourgeois cités plus haut – une tradition des plus importantes : Mme Rezeau le proclame fièrement : « Nous ne sommes pas pour rien la souche d'où jaillissent tant de défenseurs de la foi, écrivains, prêtres ou religieuses » (p. 40) ; il en va de même pour M. Rezeau qui constate qu'il faut « tirer de toutes ces connaissances des arguments valables pour la dialectique de la Foi, la seule véritable science, tel est le rôle historique de notre famille » (p. 76) ; le père de famille est

4. De même les ordres religieux : « Les jésuites se chargeront de vous apprendre à respecter le divin principe d'autorité » (p. 180). Voilà la seule réalité qui compte pour Folcoche.

5. B. Lane, « Mythe, enfer et paradis dans la trilogie d'Hervé Bazin » in *Hervé Bazin. Actes du colloque d'Angers*, Presse Universitaire d'Angers, Angers, 1984, p. 72.

un faible, qui justifie son existence par ce « rôle » historique et non par une conscience personnelle ; insignifiance paternelle qui se manifeste aussi dans le fait que, pour lever une punition, il prend en considération – non pas une injustice flagrante de la mère – mais « la Saint-Jacques » (p. 118)⁶ ; Les personnages de l'univers familial se disent catholiques mais se sont des êtres qui renversent les véritables valeurs évangéliques par une obsession des apparences « Les Kervaces sont, dans le canton, la famille rivale en sainteté » (p. 41), par l'hypocrisie (M. Rezeau est « sincèrement ému » à l'idée non de la mort de sa femme, mais « à l'idée que Mme Rezeau pourrait décéder sans sacrements », p. 77), par l'avarice (« le saint des saints de La Belle Angerie » p. 38. C'est l'armoire qui garde les objets de valeur, c'est-à-dire, le saint des saints c'est l'argent), par la lâcheté. En effet, la famille de Jean adopte les rites catholiques comme une affaire financière de plus dont le profit serait le salut éternel : Jean nous décrit « des tas de cousins ou de tantes, plus ou moins membres de tiers ordres, nuls en maths, mais prodigieusement calés dans la comptabilité en partie double des indulgences (« reportons notre crédit d'invocation au débit des âmes du purgatoire, pour que ces nouveaux élus nous remboursent sous formes d'intercessions », p. 15). Alors, dans ces circonstances, le désir de révolte religieuse s'associe au désir de révolte vis-à-vis de la famille, car la famille incarne l'autorité imposée d'une manière arbitraire, autorité qui ne s'accompagne pas d'affection, car la famille n'offre qu'une image renversée des véritables valeurs évangéliques⁷ : Jean réfléchit :

« La sainteté, apanage Rezeau. La foi de notre père n'était pas de celles qui soulèvent les montagnes, mais elle était lourde et encombrante comme le mont Blanc. Des enfants bien encordés pour l'alpinisme mystique, rien ne pouvait lui sembler plus souhaitable. » (p. 40)

Plus l'adulte devient intransigeant, plus l'enfant accentue son attachement à la liberté de pensée et aux droits de l'imagination. Jean adulte réfléchit sur ses sentiments de haine vis-à-vis de la religion et arrive à la conclusion :

6. Et le protagoniste réfléchit avec amertume : « L'instant choisi par sa faiblesse était de ceux qui ne tolèrent aucune récrimination » (p. 118).

7. Tout un vocabulaire religieux qualifie, par dérision, la vie de cette famille : « M. Rezeau (est) dévoré d'un zèle apostolique » – c'est nous qui soulignons – (p. 89) vis-à-vis de l'entomologie ! Nouvelle dérision : dans cette famille catholique, on se torche avec le journal *la Croix* ! (p. 123).

« Dans nos consciences d'enfants, nous réalisons instinctivement le même processus qui a fait des républicains, durant plus d'un siècle, des anticléricaux acharnés, parce que la royauté était essentiellement chrétienne. » (p. 170)

Dans ces circonstances tellement éloignées de la véritable spiritualité, le jeune protagoniste, nouvelle ironie, croira devenir un saint alors qu'il n'est qu'un orgueilleux : « de quatre à huit ans, j'étais un saint. » (p. 15) En réalité, Jean le découvrira plus tard, « je venais de commettre, en toute naïveté, le péché d'orgueil sous sa forme la plus satanique : l'orgueil de l'esprit ! » (p. 17)

Tout au long du roman, Jean adopte le rituel catholique pour manifester sa révolte, sa provocation et avec lui nous assistons à une véritable inversion des valeurs. À commencer par les grands-parents du protagoniste qui sont décrits comme procréateurs de onze enfants « dont huit survécurent à leur éducation chrétienne » (p. 13) : plus meurtrière – paraît-il, dans l'imaginaire de l'écrivain – que la famine, les guerres, les maladies, etc.

L'oncle de Jean, « protonotaire apostolique » (p. 7), au moment de l'épisode de la vipère, craintif jusqu'au ridicule, n'intervient que quand le reptile est déjà mort et alors il se met à re-tuer l'animal « martialement, à grand coup de talon, comme saint Michel, son patron » (p. 8) : dérision complète de l'image d'énergie fortifiante associée à l'archange, parachevée enfin par la méprisable punition infligée à l'enfant : « les yeux au ciel, (l'oncle) me fessa méthodiquement » ; cet oncle ne regarde pas le ciel pour prier – une image pieuse que nous avons tous eu sous les yeux quelquefois –, mais pour l'activité opposée à la communication spirituelle avec la divinité : la violence.

Mais le portrait de « Madame mère » est le plus critique, c'est à elle que s'adresse l'antipathie la plus profonde de Jean. Il y a, bien sûr, dans l'histoire de la littérature, plusieurs récits où s'exprime la haine de la mère méchante⁸, mais, probablement, *Vipère au poing* est le récit le plus dur et a l'originalité d'associer cette problématique à l'importance des idées religieuses transmises par cette image féminine, car le protagoniste unit explicitement la révolte vis-à-vis de la mère et la révolte vis-à-vis de la religion :

8. *L'Enfant* de Jules Vallès, *Poil de carotte* de Jules Renard...

« Celui qui n'a pas cru en mon Père, celui-là n'entrera pas dans le royaume des cieux. *Celui qui n'a pas cru en sa mère, celui-là n'entrera dans le royaume de la terre.* » (p. 185)

Tout au long du roman la haine contre la religion se concentre sur le personnage satanique (malgré son apparente sainteté) de Folcoche, qui impose à ses enfants des règles d'une sévérité absurde ; elle représente bien le côté le plus dur du pharisaïsme. Dans ce sens-là, vraisemblablement, la méchanceté la plus farouche, brutale et terrible de Folcoche est la confession publique : cette mère qui avait tout enlevé (affection, petits prix, confort...), supprime aussi la liberté de conscience ; l'humiliation est alors totale. Et... que dire à propos de l'épisode de la vipère. Folcoche déplore que son fils n'ait pas été piqué et, par conséquent, qu'il ne soit pas mort : « Et, ce disant, le ton de ta voix reprochait cette grâce au Ciel » (p. 50). Tout un vocabulaire religieux servira à caractériser – par contraste – cette mère terrible : « sainte femme » (p. 40) qui, après la maladie, ressuscite « deux jours après – mieux que Jésus Christ » (p. 57).

Par la haine que suscite l'éducation religieuse familiale, surtout maternelle, nous observons un bouleversement des valeurs chez l'enfant qui renverse le symbolisme catholique par le sacrilège ; l'enfant est tellement martyrisé qu'il prie la « très douce Vierge Marie » de donner la mort à sa mère, mais la Vierge – se plaint-il – « n'a jamais rien fait pour adoucir Folcoche » (p. 56). Ils adressent, alors, leurs « silencieuses prières à Satan » (p. 129). Tout est renversé : pour pouvoir maintenir une petite indépendance, Jean cache un pétale de rose « au milieu de mon scapulaire, entre un morceau de toile ayant touché sainte Thérèse-de-l'Enfant-Jésus et l'image imprimée sur flanelle et lavée de sueur de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs » (p. 97). Pour pouvoir rester unis, les trois frères utilisent des objets religieux dans un objectif très éloigné de l'originale piété :

« *Pour communiquer plus facilement, comme je ne peux tout de même pas escalader ta fenêtre toutes les nuits, je vais percer un trou dans la cloison qui sépare les deux chambres. Juste sous mon crucifix : ça ne se verra pas. De ton côté, couvre l'orifice avec le portrait de Sainte-Thérèse.* » (p. 13)

Les précepteurs et les personnages ecclésiastiques de l'entourage familial, en général, sont des être avarés, mous et obscènes. Jean se rappelle « le zèle fâcheux qui poussait (le père Trubel) vers les filles de

ferme » (p. 48). Jean se rappelle aussi « les visites du curé venant toucher le denier du culte et le denier de Saint-Pierre et la cotisation pour la propagation de la foi » (p. 25)⁹. L'antipathie de Bazin s'adresse aussi à ces précepteurs qui, conscients de l'enfer où vivent les enfants Rezeau, ne font rien pour améliorer le sort des petits. Ainsi, devant le régime « militaire » imposé aux enfants, « le père Trubel, lui, se contentait de fumer sa pipe » (p. 34) ; il en va de même pour le nouvel abbé qui, « outré, baisse de vertueuses paupières. Il ne s'y fera pas non plus, celui-là. Il s'en ira bientôt » (p. 55). Ou le père Baptiste Vadebonœur, « véritable poncif de piété », qui émaille ses discours « de clichés sacerdotaux » (p. 65) : phrases qui, dans leur simplicité, nous émeuvent encore plus. M. Rezeau achète le silence des précepteurs grâce à son « chéquier » (p. 65) et ils n'ont aucune difficulté à justifier brutalement – par la même franchise – leur conduite :

« Ma bonne demoiselle, comprenez donc ! Ni vous ni moi n'en avons pour bien longtemps. Que cette femme élève ses enfants comme elle l'entend, cela ne regarde qu'elle. Nous sommes payés – et même mal payé – pour dire amen. Pour ma part, je ne puis trouver facilement un autre préceptorat... » (p. 34)

Ce ne sera que lorsque le premier précepteur sera congédié qu'il laissera « glisser son masque » (p. 49) pour dénoncer toutes les méchancetés de la famille Rezeau : nouvelle ironie, nouveau motif d'abatement pour les enfants.

Mais on se gardera de confondre l'anticatholicisme du protagoniste¹⁰ avec l'athéisme. L'anticatholicisme apparaît chez Jean comme une réaction défensive. Jean entend seulement montrer comment une mauvaise éducation religieuse – celle de sa famille mais celle, aussi, en général, d'un ordre culturel qui s'insère dans une idéologie de droite et qui fait correspondre la religion à des intérêts essentiellement financiers et sociaux – défigure le christianisme authentique, selon lequel religion est synonyme de foi vive dans l'amour des autres. En réalité, la déclaration de guerre du protagoniste, Jean-Brasse-Bouillon, contre la famille et la religion de-

9. À nouveau le lexique des finances sert à définir les activités religieuses.

10. Qui se moque ouvertement de la *sainteté* de ces précepteurs par le rappel des conditions tout à fait *humaines* de leurs corps : « la nature [...] laisse aux prêtres les mêmes exigences de vessie qu'aux impies » (p. 114).

vient, en fait, une nostalgie et un appel au bonheur, dans l'amour de la famille et des amis, thématique illustrée dans l'épisode de l'abbé Templerot qui comble d'amour l'enfant et Jean conclut : « ce premier chocolat [...] reste dans ma vie une date beaucoup plus importante que celle de ma première communion » (p. 99). La religion, telle que les enfants Rezeau l'ont apprise, n'apporte jamais l'amour, voilà pourquoi ils la méprisent : « L'amour, comme dit Frédie, si c'est la même chose que l'amour de Dieu dont on nous rabâche les oreilles depuis des années, ça ne doit être encore qu'une fichu blague » (p. 138). Mais Jean ne nie jamais l'existence de la divinité : il manifeste par des démonstrations de joie son admiration vis-à-vis de la nature : « car les œuvres de Dieu sont toujours supérieures aux imitations des hommes » (p. 1036). Et c'est parce que le protagoniste ne nie jamais complètement ni la famille ni la religion qu'il trouve dans la provocation et le sacrilège un plaisir si grand (pour braver la morale, il faut au moins reconnaître son existenc). Jean reconnaît explicitement l'existence de Dieu et il lui en veut : « Toute la vie, tu vomiras cette enfance, tu la vomiras à la face de Dieu qui a osé tenter sur toi cette expérience », p. 154. Jean choisit des mots, des épisodes bibliques, emprunte à l'arsenal théorique catholique pour exprimer sa révolte et sa haine et alors le langage prend tout son poids de sacrilège. Plein d'orgueil, Jean s'exclame :

« Tu es pierre et sur cette pierre [...] je bâtirai mes petites trahisons » (p. 176)

« Puissance de moi. Tel est l'archange qui terrasse le serpent » (p. 196)

Il s'identifie à Christ au moment de la crucifixion :

« Les deux taloches que je viens d'encaisser pour l'amour de la vérité, tel Jésus, patron de tous les traquets du monde. » (p. 109)

La volonté de sacrilège est de plus en plus claire au fur et à mesure que les enfants deviennent des adolescents et que, d'un autre côté, le comportement de la mère devient de plus en plus abusif :

« Nous allions nous promener du côté de l'église [...] Il s'agissait non de la visiter, mais de rafler les livres de messe et de les précipiter dans les bénitiers ou les font baptismaux. Généralement, les églises de campagne sont désertes l'après-midi. Nous étions bien tranquilles. Coincer le mécanisme de l'horloge en introduisant un silex entre les dents du gros engrenage, chier dans le confessionnal à l'endroit même

où s'assoierait le curé avant de tirer le volet sur la pénitence, éteindre la lampe du sanctuaire qui veille au creux aérien de son bocal de verre teinté, donner aux lampadaires longuement suspendus un immense mouvement de pendule, monter au clocher pour retirer la clef (quand nous ne la conservions pas pour notre collection), tracer au fusain des inscriptions injurieuses sur les murs ou retoucher au stylo le texte des publications de bans... tels étaient nos jeux, détestables, j'en conviens.

De quoi s'agissait-il, au fond ? D'atteindre Folcoche. De l'atteindre en ceux-là mêmes qui semblaient lui fournir le meilleur de ses arguments » (pp. 123-124).

Bazin – nous venons de voir dans les citations choisies – n'écrit pas en demi-teinte. Son style est fougueux (métaphores, périphrases, énumérations, hyperboles, litotes, oxymorons, jeux de mots, calembours, parallélismes, antinomies, ressorts du contraste et de la surprise, ironie virulente, grinçante et parodique...¹¹), il nous éblouit comme il sied à l'expression de la révolte et de la haine vis-à-vis de la religion catholique : Bazin fait le point sur cette croyance spirituelle entendue comme phénomène culturel et de pouvoir et non du point de vue de la foi ou de la transcendance, il dénonce l'utilisation sociologique ou politique de la religion ; l'auteur révèle le divorce entre les intentions et les conséquences des actes religieux. Par-là, Bazin énonce avec force l'importance des sentiments authentiques, de la liberté de conscience et de la tolérance ; et il le fait – ne l'oublions pas car c'est là son originalité – grâce à des thèmes, symboles et motifs religieux catholiques largement évoqués pour dire le contraire de ce que la religion – comme mythe collectif – signifie pour la plupart de la société, pour laisser deviner les intentions contraires au sens linguistique formulé directement (d'où notre titre qui pourrait sembler, en principe, paradoxal : « imaginaire religieux et révolte ») : pour Bazin le sacrilège est l'expression de la révolte. ■

11. Très bien étudiée par E. Andrusko : « L'Ironie dans l'œuvre d'Hervé Bazin sur l'exemple de *Vipère au poing* », in *Hervé Bazin, op. cit.* ; pp. 279-284.